

lozzi d'après la statue qui se trouve dans les *Vauxhall Gardens*, mis en tête de l'édition des œuvres de Haendel publiée par le docteur Arnold; enfin un beau et vrai portrait peint par Hudson et gravé par Faber en 1749, dix ans avant la mort du maître. Madame Félix Clément eut l'occasion de dessiner ce portrait à une époque où je ne songeais pas à faire ce livre. Maintenant que j'ai à déplorer la perte de cette excellente compagne de ma vie, c'est pour moi une sorte de consolation de rattacher à mon œuvre une mémoire si chère. M. Deblois a gravé son dessin et a fait ses efforts pour en reproduire la touche délicate et sûre.

BACH

(SÉBASTIEN)

NÉ EN 1685, MORT EN 1750.

Par ce temps d'éparpillement social et d'individualisme à outrance, il n'est guère permis d'espérer que le monde revoie de sitôt ces grandes dynasties intellectuelles qui se transmettaient de père en fils le flambeau de l'art, comme les *maîtres de l'œuvre* au moyen âge, comme en Allemagne, à une époque moins éloignée de nous, la famille des Bach. C'est un spectacle assez beau pour qu'on l'admire, et assez rare pour qu'on le regrette, que celui de cette permanence de la faculté musicale dans une si longue succession d'hommes de même sang et de même nom. L'esprit se demande si l'hérédité des professions, avec tous ses inconvénients, n'entraînait pas aussi quelques avantages, et si les Bach auraient versé des torrents d'harmonie pendant deux siècles en Allemagne et en Angleterre, sans les habitudes de caste qui portaient alors chaque génération à imiter sa devancière.

Il y avait déjà plus de cent ans que le nom patronymique des Bach était sorti de l'obscurité, quand naquit le musicien qui devait le rendre immortel. Jean-Sébastien Bach ouvrit les yeux à la lumière le 21 mars 1685, à Eisenach, où son père, Jean-Ambroise, remplissait les fonctions de *musicien de cour et de ville*. Orphelin dès l'âge de dix ans, il reçut les premières leçons de clavecin de son frère aîné, Jean-Christophe, qui était organiste à Ordruff. L'enfant possédait une telle facilité naturelle, qu'il s'assimila promptement les exercices élémentaires et que son audace précoce ne recula pas devant l'interprétation des maîtres les plus célèbres du temps, les Froberger, les Fischer, les de Kerl, les Pachelbel, les Buxtehude, les Brunhs, les Boehm, etc. Jean-Sébastien n'ayant pu obtenir de son frère, par les plus instantes prières, la communication du cahier qui contenait plusieurs morceaux des compositions précitées, trouva moyen de dérober le précieux recueil et se mit en devoir de le copier d'un bout à



SÉBASTIEN BACH

l'autre. Il ne fallait pas éveiller la défiance fraternelle, et, d'un autre côté, travailler la nuit sans flambeau était chose impossible. Cette besogne, à laquelle le tenace enfant se livrait à la clarté de la lune, lui prit près de six mois. Enfin tant de patience allait être récompensée : il avait achevé sa copie, et déjà il étudiait en secret, quand Jean-Christophe la découvrit et impitoyablement la lui ôta. Pour la recouvrer, Jean-Sébastien dut attendre la mort de son frère.

Ici commence la carrière voyageuse de notre artiste. Avant de se voir recherché à l'envi par les princes, il avait encore à se perfectionner dans son art, et tel est le point de départ de l'odyssée que nous le voyons entreprendre. Obligé de se créer des ressources, il s'engage d'abord, avec son camarade Erdmann, comme choriste à l'église de Saint-Michel, à Lunebourg. En même temps, il suit les cours du gymnase de cette ville, ce qui ne l'empêche pas de compléter son éducation d'organiste par de fréquents voyages à Hambourg, où le célèbre Reincke touchait l'orgue. La chapelle du duc de Celle attire aussi son attention. En 1703, âgé seulement de dix-huit ans, il est attaché à la musique de la cour de Weimar en qualité de violoniste ; mais cet emploi était en contradiction avec les tendances de son talent ; il ne tarde pas à l'abandonner pour accepter celui d'organiste à Arnstadt.

Loin de s'endormir, comme tant d'autres, dans l'aisance et le bien-être, Bach, tourmenté par une irrésistible vocation, ne vit dans les avantages de sa nouvelle position que des moyens d'accroître le trésor de ses connaissances. Il se procura les ouvrages des meilleurs organistes, et, non content de s'appliquer à les exécuter de la manière la plus parfaite, il s'efforçait de pénétrer les secrets de leur composition. Plusieurs fois il alla à Lubeck pour y entendre l'orgue résonner sous les doigts du fameux Dietrich Buxtehude. Il ne se borna pas à des visites plus ou moins fréquentes. Trois mois passés secrètement à Lubeck ne lui parurent pas trop longs pour s'initier aux procédés de ce grand artiste.

Déjà cependant la renommée de Jean-Sébastien se répandait de proche en proche et faisait de lui un objet d'envie pour nombre de villes du Palatinat et de la Saxe. Ce que fut pour les arts l'Italie de la Renaissance, l'Allemagne l'était alors. Dans ce pays féodal et municipal, si stationnaire au point de vue politique, il n'y avait guère de capitale ou de ville libre qui ne fût un foyer plus ou moins intense de rayonnement artistique. Une sorte d'émulation, utile au progrès général, animait tous les petits princes allemands. C'était à qui réunirait à sa cour, pour les divertissements et les fêtes, l'orchestre le mieux composé, à qui aurait dans sa chapelle les plus éminents virtuoses. Que l'homme d'Etat moderne déplore le long effacement politique d'un peuple scindé en mille souverainetés diverses, c'est son droit ou sa manie, comme on voudra ; mais il devra reconnaître aussi tout ce que ce régime offrait de favorable à la culture des arts et à l'épanouissement du talent.

En 1707, Bach devenait organiste de l'église de Saint-Blaise, à Mülhausen. L'année suivante, l'admiration du duc de Weimar, devant qui il s'était fait entendre, lui valait la place d'organiste de cette cour. A mesure que le musicien obtenait plus de succès, son ardeur impatiente le poussait à de nouvelles études. Il brûlait de se surpasser, partageant le sentiment exprimé par le poète :

Nil fecisse putans, si quid superasset agendum

De si persévérants efforts ne pouvaient qu'être appréciés par un Mécène intelligent. En 1717, Jean-Sébastien fut nommé maître des concerts du duc de Weimar. Vers le même temps, on lui offrait à Halle la succession de l'habile organiste Zachau, qui avait été le maître de Haendel ; mais il se contenta de l'honneur que lui faisait un pareil choix et n'accepta point la place, pour des raisons qui sont restées ignorées.

L'un des souverains les plus magnifiques de l'Europe était alors Auguste II, électeur de Saxe et roi de Pologne, le même qui avait été renversé par Charles XII et rétabli par Pierre le Grand. Comme si ce prince eût voulu se dédommager, pendant la seconde partie de son règne, des humiliations et des malheurs qui en avaient rempli la première, il n'avait rien négligé pour faire de la petite cour de Dresde l'asile des plaisirs et des beaux-arts. Les artistes étaient au rang des hôtes qu'il préférait comme les plus propres à embellir et à charmer sa résidence, et quand Louis Marchand, exilé de Paris, vint chercher un refuge dans la capitale de la Saxe, le roi, ravi de la légèreté et de l'éclat de son jeu, lui offrit un traitement considérable pour le fixer à sa cour. Mais la faveur subite dont commençait à jouir l'étranger excita la jalousie de Volumier, maître des concerts royaux, qui résolut de se servir de Bach pour perdre son rival. Ce fut pour Jean-Sébastien l'occasion d'un éclatant triomphe. Invité à se rendre à Dresde, il entendit Marchand et n'hésita pas à lui proposer un défi. Chacun des deux concurrents devait improviser sur le thème qui lui serait désigné par l'autre. L'organiste français accepta l'épreuve ; mais, au jour qui avait été fixé pour ce tournoi musical, dont toute la cour allait être témoin, Marchand ne se présenta pas. On envoya chez lui, et l'on apprit qu'il venait de partir, confessant par sa fuite son infériorité. Il ne faisait d'ailleurs que se rendre justice, et c'eût été, pour cet artiste médiocre en dépit de sa réputation, courir à une honte certaine que d'affronter la lutte avec l'homme de génie qu'on lui opposait. Sans le savoir, Bach vengeait ainsi Rameau de l'affront que Marchand lui avait fait subir à Paris.

A son retour à Weimar, Bach reçut du prince Léopold d'Anhalt-Cœthen l'offre de diriger la musique de sa chapelle (1720). Il entra immédiatement en fonctions et garda cet emploi jusqu'en 1733. La tranquillité et les loisirs que lui faisait sa place furent utilisés dans l'intérêt de ses études, et il écrivit durant cette période de nombreuses compositions. Le vieux Reincke,

qui lui avait inspiré tant d'enthousiasme dès sa jeunesse, vivait encore à Hambourg. Vers 1722, Bach se rendit comme en pèlerinage près de ce vieillard presque centenaire et improvisa en sa présence, pendant plus d'une heure, sur le choral : *Super flumina Babylonis*. Le vieil athlète, qui allait bientôt quitter la vie, s'intéressait aux destinées de la musique. Il montra à son successeur plus de confiance que les rois n'en témoignent à leurs héritiers présomptifs. Il l'embrassa en versant des larmes. « J'ai cru, lui dit-il, que cet art allait mourir avec moi ; mais je vois que vous le faites revivre. »

L'existence nomade de Jean-Sébastien Bach se termine en 1733, époque à laquelle il est nommé, en remplacement de Kühnau, directeur de musique à l'école de Saint-Thomas de Leipsick. Maître honoraire de la chapelle du duc de Weissenfels, honoré du titre de compositeur du roi de Pologne, il compta encore Frédéric II parmi ses admirateurs. On connaît la passion du vainqueur de Rosbach pour la musique, passion qui, du vivant de son père, avait failli lui coûter la vie. Devenu roi en 1740, si le jeune monarque n'eût garde de se souvenir qu'il avait jadis écrit l'*Anti-Machiavel*, en revanche, il resta fidèle à l'exercice d'un art qui lui avait attiré la colère paternelle, mais qui, par compensation, lui avait fourni le moyen de la supporter. Tous les soirs, une des salles du palais de Potsdam était transformée en salle de concert, et le prince, flûtiste assez habile, ne dédaignait pas de faire sa partie dans un orchestre composé d'intimes. Comment le dilettante couronné n'aurait-il pas conçu le désir de voir le musicien illustre dont la réputation était répandue d'un bout à l'autre de l'Allemagne ? Plus d'une fois, il avait fait écrire à Bach par Charles-Philippe-Emmanuel, l'un de ses fils, alors attaché, en qualité d'organiste, au service de la cour de Prusse. Jean-Sébastien, après avoir longtemps hésité à se rendre à l'invitation du monarque, crut enfin devoir déférer à un désir si souvent exprimé et se mit en route en 1747, accompagné de son fils aîné, Guillaume-Friedmann. A peine Frédéric eut-il lu son nom sur la liste des étrangers arrivés à Potsdam, que se tournant vers son entourage : « Messieurs, dit-il, le vieux Bach est ici. » Et, sans laisser au vieillard le temps de revêtir l'habit de cour, il l'envoya chercher immédiatement. Jean-Sébastien n'eut pas de peine à enchanter son hôte par les improvisations sur le clavecin et sur l'orgue qu'il exécuta séance tenante. Inutile de dire que la réception d'un tel visiteur avait fait contremander le concert habituel du soir, et que tous se livraient sans réserve au plaisir d'entendre le maître des maîtres. En reconnaissance de l'hospitalité enthousiaste qu'il avait reçue du monarque prussien, Bach, de retour à Leipsick, lui dédia, sous le titre d'*Offrande musicale*, « *Musichalisches Opfer* », une fugue à trois parties, écrite sur un thème donné par le roi, un *ricercare* à six parties, quelques canons et un trio pour flûte, violon et basse.

Bach ne survécut que trois ans à l'ovation dont il avait été l'objet à

Potsdam. Une cécité, causée par l'ardeur excessive avec laquelle il se portait au travail, attrista ses derniers jours. On se rappelle les travaux auxquels il s'était livré pendant son enfance à la clarté de la lune. Deux opérations tentées sans succès par un oculiste anglais ne firent que le rendre complètement aveugle en altérant gravement sa santé, jusque-là vigoureuse. Il languit encore quelque temps et mourut le 30 juillet 1750, à l'âge de soixante-cinq ans. La fièvre inflammatoire qui l'emporta avait été précédée d'un recouvrement soudain de la vue ; les amis du malade purent se faire quelque illusion à la suite d'un si étrange phénomène. Mais, dix jours après, l'Allemagne et le monde musical avaient à pleurer la perte d'un des plus grands génies qui aient honoré l'une et l'autre.

Les hommes qui commandent l'admiration par leurs grandes facultés ne méritent pas toujours l'estime par leurs vertus privées, et le biographe est heureux quand par hasard il rencontre, selon l'expression consacrée, l'accord d'un beau talent et d'un beau caractère. Ce dernier trait ne manqua pas à la destinée de Bach. Il fut bon père, bon époux et bon ami, comme il était bon organiste, ou, pour mieux dire, compositeur puissant et original. De deux mariages, il eut vingt enfants, et ne faillit jamais à la lourde tâche que lui imposait l'éducation d'une si nombreuse famille. On ne le voit pas non plus se servir de la faveur des grands au profit de ses intérêts pécuniaires, ni s'autoriser de ses pesantes charges domestiques pour trafiquer de son art. En suivant une autre route, en courant le monde à la manière de tant de virtuoses modernes, il eût pu devenir riche ; il se contenta de l'aisance, et en vérité elle lui suffisait, dès lors qu'elle lui permettait de nourrir les siens et d'exercer une noble hospitalité à l'égard des artistes et des amateurs de musique qui venaient le visiter. Plein de modestie, sans perdre la conscience de son mérite, il n'était pas éloigné de penser que le génie est une longue patience, et, à ceux qui lui demandaient le secret de sa force, il n'en indiquait pas d'autre que le travail, ajoutant que tous ceux qui voudraient travailler comme lui atteindraient la même supériorité. Enfin, au jugement de Kittel, qui l'a bien connu et qui fut un de ses élèves, « c'était un très-excellent homme. » Ce mot dit tout.

Il ne faudrait pas juger absolument l'humeur de Bach, dans le commerce ordinaire de la vie, sur le caractère austère et grandiose de sa musique. Ainsi que beaucoup de natures bienveillantes, il se déridait volontiers, et à l'occasion — *proh pudor!* — il ne se refusait même pas le calembour. En jouant sur son nom, qui en allemand signifie *ruisseau*, et sur le mot *krebs*, qui veut dire *écrevisse* et qui était le nom d'un de ses élèves favoris, il se plaisait à dire : « Je n'ai jamais pris qu'une écrevisse dans mon ruisseau. » S'il lui arrivait de plaisanter, c'était avec finesse, mais sans malignité, et son enjouement ne blessa jamais personne.

Malgré l'immense réputation dont il jouit de son vivant, on peut dire que la gloire de Jean-Sébastien Bach est en grande partie posthume. Ses

contemporains ne virent pour la plupart en lui que l'organiste habile, l'improvisateur merveilleux, le musicien savant. Si quelques artistes soupçonnaient que ces divers mérites en recouvraient un autre plus admirable, le mérite d'un compositeur de génie, le monde ne connaissait que ce qu'on livrait à son appréciation, et ici il est permis de remarquer que l'extrême simplicité de Bach, son aversion pour la vaine popularité, nuisirent pendant sa vie à l'illustration de ses ouvrages. Que de belles productions, après avoir été exécutées devant un auditoire de parents et d'amis intimes, étaient ensuite renfermées dans une armoire, sorte d'oubliette d'où elles ne sortaient plus ! Si respectable et si élevé qu'en fût le principe, on frémit à la pensée que cette négligence de l'immortel claveciniste, ce dédain pour les fruits de son inspiration, risquait de causer à la postérité un tort irréparable, en la privant d'une foule de chefs-d'œuvre. La *Passion* d'après l'Évangile de saint Matthieu, pour deux chœurs et deux orchestres, l'une des plus vastes créations musicales qui existent, a attendu près d'un siècle avant de voir le jour, condamnée qu'elle était, dès sa naissance, par l'insouciance modeste de son auteur. Nous devons beaucoup de remerciements aux fils et aux disciples de Bach, qui ont conservé en copies manuscrites sa musique d'orgue et de clavecin. Mais combien plus considérable était l'œuvre totale du musicien ! Motets, oratorios, psaumes, cantates, concertos, sonates, symphonies : il a abordé chacun de ces genres, en laissant partout la trace de son génie. Ces partitions, qui, par leur structure profondément scientifique autant que par les difficultés d'exécution dont elles sont remplies, étaient trop fortes pour la génération qui les vit naître, furent retrouvées dans le temps où les progrès de l'éducation musicale permettaient de les mieux apprécier.

Mozart eut la gloire d'être le promoteur du grand mouvement qui se produisit en faveur du maître à la fin du dix-huitième siècle et amena la recherche persévérante de ses œuvres inédites. Étant à Leipsick, en 1788, l'auteur de *Don Juan* entendit à la messe un motet d'église de Bach, dont l'effet fut tel sur son oreille exercée, qu'il s'écria : « Grâce au Ciel, voici du nouveau, et j'apprends ici quelque chose ! » Ce nouveau remontait peut-être à soixante ans de là, mais il ne fallait rien moins que l'admiration d'un artiste tel que Mozart pour le tirer de l'oubli. Dès lors, le branle était donné à l'opinion, et la vogue commença à s'attacher aux œuvres du maître. Dans les premières années du dix-neuvième siècle, Schicht et Forkel firent une édition des œuvres de clavecin de Bach (chez Kühnel, à Leipsick), et en 1850, à l'occasion de l'anniversaire séculaire de la mort du grand musicien, une Société s'est formée pour la publication intégrale de tout ce qu'il a laissé.

Quand on a dit le mérite du compositeur, l'art avec lequel il fait mouvoir un grand nombre de voix et d'instruments, la variété des effets de son harmonie, on n'a pas tout dit. Bach, au jugement des contemporains, était doué à un degré extraordinaire des qualités du virtuose, qualités

dont la postérité ne peut pas juger. On lui doit l'invention ou plutôt une application systématique et constante à la musique d'orgue du doigté de substitution. Il était aussi très-entendu dans la construction des orgues.

Le nom d'un grand homme est un fardeau lourd à porter, dût le poids en être réparti sur vingt têtes, comme c'est le cas pour les héritiers de Bach. Les fils de l'immortel claveciniste n'atteignirent pas à la gloire paternelle ; mais plusieurs, du moins, en continuèrent dignement la tradition. L'aîné, Guillaume Friedmann, dont la vie fut malheureuse et qui se vit peu apprécié de son vivant, a écrit des sonates, des concertos, des fugues où il y avait assez de talent pour faire la réputation d'un musicien ordinaire qui ne se fût pas appelé Bach.

Emmanuel Bach, le créateur de la sonate moderne, eut le sort de beaucoup de précurseurs. Le genre qu'il avait inventé ayant été poussé à une haute perfection par Haydn et Mozart, on lui a su peu de gré d'avoir ouvert la voie où d'autres se sont illustrés après lui. C'est le devoir de l'historien de protester contre cette injustice de la postérité.

Deux autres fils de Jean-Sébastien méritent encore une mention : Jean-Christophe, contre-pointiste distingué, et Jean-Chrétien, qui, le premier de sa famille, s'adonna à la musique dramatique. Il écrivit quinze opéras, dont plusieurs, entre autres *Amadis des Gaules*, ont joui de quelque célébrité.

Les meilleurs portraits de Sébastien Bach ont été faits à Londres et à Leipsick. J'ai donné la préférence à un médaillon allemand gravé dans cette dernière ville, parce qu'il reproduit plus heureusement la physionomie du maître ; les yeux sont pleins de feu, et l'ensemble respire la vivacité et la bienveillance.

MARCELLO

NÉ EN 1686, MORT EN 1739.

Benedetto Marcello offre dans ses ouvrages l'alliance de la forme scolastique italienne avec l'expression lyrique. En dépit des fréquentes révolutions qui atteignent et modifient le plus variable des arts, ses *Psaumes*, vieux de cent soixante ans, n'ont rien perdu de leur grandeur et de leur beauté.

Ce compositeur naquit à Venise, le 24 juillet 1686. Appartenant à une des plus nobles familles de la république, il reçut une éducation brillante, sous la direction de son père. Bien qu'il fût réservé par son origine à occuper de hauts emplois dans l'Etat, l'objet principal de ses soins fut toujours la culture de la poésie et de la musique. Il ne semble point toutefois

avoir aimé l'étude du violon, ou du moins il s'en dégoûta vite, comme aussi de ces règles fastidieuses dont plus d'un commençant repousse l'austérité, lorsqu'il n'en a point encore compris les secrets avantages. Cependant telle était dès ce temps l'application de Marcello à la musique, que son père, craignant de le voir compromettre sa santé par un travail excessif, l'emmena à la campagne et eut soin de faire disparaître tous les objets qui pouvaient lui rappeler sa passion. Le jeune homme n'en trouva pas moins le moyen de se procurer du papier réglé, sur lequel il écrivit une messe dont les beautés triomphèrent des résistances de son père. Le patricien mourut peu après, et son fils se livra dès lors sans contrainte au culte de l'art qui devait immortaliser son nom : membre d'une Société d'amateurs, formée au *Casino de' Nobili*, il y fit souvent exécuter ses productions. Il ne tarda pas à reconnaître que ses études étaient fort incomplètes et qu'il ne possédait qu'imparfaitement la connaissance des règles du contre-point ; il prit des leçons de Gasparini, auquel, dans la suite, il témoigna toujours la plus respectueuse déférence. Lui-même compta au nombre de ses élèves l'illustre cantatrice Faustine Bordoni, qui devint plus tard l'épouse de Hasse.

Marcello ne se contenta pas d'être un artiste éminent ; il fut aussi un citoyen utile et occupa avec distinction différents postes dans la magistrature, jusqu'à l'âge de trente ans. On le voit ensuite membre du conseil des Quarante, puis, en 1730, nommé *Provveditore* à Pola. Le climat de cette ville porta de graves atteintes à sa santé. Il y perdit toutes ses dents ; et, comme il était doué d'une belle voix, cet accident lui causa un double déplaisir. Il obtint un changement de résidence et fut envoyé à Brescia comme camerlingue ou trésorier. Mais il était trop tard : Marcello ne fut pas plus tôt arrivé à Brescia, que le mal qui le consumait le conduisit rapidement au tombeau. Il mourut le 24 juillet 1739, jour anniversaire de sa naissance. L'épithaphe latine placée sur son tombeau, dans l'église de Saint-Joseph des Franciscains, résume ses divers titres au souvenir de la postérité :

BENEDICTO MARCELLO,
PATRICIO VENETO,
PISSIMO
PHILOLOGO, POETÆ,
MUSICÆ PRINCIPI,
QUESTORI BRIXIENSI,
VM
ANNO MDCCXXXIX, VIII KAL. AUG.
POSUIT.
VIXIT ANN. LII MENS. XI D. XXIII.

Jusqu'à l'âge de quarante ans, ce musicien avait mené la vie dissipée d'un homme du monde et d'un Vénitien de cette époque ; la république de Saint-Marc était aussi tristement célèbre par la licence et la dissolution qui y régnaient, qu'elle se distinguait par son luxe et son élégance artistiques. La réforme des mœurs de notre compositeur fut causée par un événement étrange. Le 16 août 1726, il entendait la messe dans l'église des *SS. Apostoli*,